FRAGMENT
D'UN MÉMOIRE

Sur les Maladies qui ont régné à l'Armée d'Italie.

Lu dans la première Séance publique de la Société de Médecine de Paris, le 27 Prairial an 5 —— 15 Juin 1797.

PAR R. DESGENETTES.

. . Petens placidam . . . . . . pacem.
Nam neque nos agere hoc patriæ tempore iniquo
Possumus æquo animo : neque . . . .
Talibus in rebus communi deesse saluti.

LUCRET. Lib. 1.





De l'Imprimerie de la Société de Médecine, rue d'Argenteuil, n. 211.

Paris, an 5 — 1797.

AVIS.

Ce Fragment d'un Mémoire sur les Maladies qui ont régné à l'Armée d'Italie, est extrait du tome II du Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris, qui s'imprime chez LAURENS ainé, rue d'Argenteuil, n°. 211; et se trouve chez CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 398; THÉOPHILE BARROIS le jeune, rue Hautefeuille, n°. 22; et les principaux Libraires.

FRAGMENT
D'UN MÉMOIRE

Sur les maladies qui ont régné à l'armée d'Italie.

Par R. DESGENETTES.

L'histoire se chargera de transmettre à la postérité le recit mémorable des étonnans succès de nos armées. Mais on cherchera peut-être vainement dans ses tableaux peints à grands traits, une foule de détails utiles sur la levée, l'organisation, la tenue, les pertes, le renouvellement de ces grands corps dont l'existence glorieuse et momentanée aura assuré la liberté et la paix de l'Europe. Il faudra pourtant connoître et calculer un jour les sacrifices que nous auront couté ces inappréciables avantages, afin que les leçons d'une expérience aussi grande ne soient point perdues pour le repos et le bonheur des générations qui doivent nous suivre.

C'est ce qui m'a engagé à recueillir des notes physiques et médicales, destinées à servir de complément à l'histoire politique et militaire de l'armée d'Italie.

Ces notes s'étendent depuis la formation de l'ar-

mée au commencement de 1792, jusques au 21 nivôse de l'an 4 de la république, ce qui correspond au 11 janvier 1796, de l'ère vulgaire. Elles sont divisées en huit articles, dont chacun renferme un court exposé des principaux événemens militaires, quelques apperçus topographiques, et l'histoire des maladies régnantes pendant un sémestre, alternativement composé de la réunion du printems et de l'été, ou de l'automne et de l'hiver.

L'époque à laquelle j'ai recueilli ces notes est à la vérité antérieure à celle où l'armée d'Italie a étonné l'univers par ses triomphes rapides. Mais quatre années de constance, de disette, de fatigues, le siège mémorable de Toulon, une foule de combats où nos guerriers teignirent tant de fois de leur sang les rochers des Alpes avant d'en franchir les sommets; les premiers efforts qui ont précédé et produit ce que l'armée a fait depuis, au sein de l'Italie même, méritent sans doute d'être conservés dans le souvenir des hommes; d'ailleurs, des mains plus habiles pourront terminer le plan que j'ai commencé à tracer, et qu'il ne me fut pas permis d'achever.

Le premier sémestre, (le printems et l'été de 1792), ne présente rien de bien remarquable. On lève des troupes dans le midi, elles s'avancent sur les bords du Var : le climat est beau, la saison

est douce, les vivres sont abondans et sains, peu de fatigues et par conséquent peu de malades.

Le second sémestre, (l'automne de 1792 et l'hiver suivant), offre des détails plus intéressans. Le Var est passé : l'armée répandue dans le comté de Nice : on livre plusieurs combats où les défenseurs de la république triomphent constamment. Une expédition est tentée sur la Sardaigne et ne réussit pas : les troupes destinées au débarquement avoient été fournies par l'armée : elles y rentrent après avoir beaucoup souffert et donnent un grand nombre de malades.

En commençant l'histoire du troisième sémestre, (le printems et l'été de 1793), il faut se rappeler que l'hiver précédent avoit été froid, nébuleux et humide, que les troupes avoient essuyé beaucoup de fatigues sur terre et sur mer. Ces circonstances ont singulièrement influé sur les maladies du printems, qui ont en quelque sorte été une suite ou pour mieux dire, une prolongation de celles de l'hiver. De ce nombre est la maladie catharrale, que je vais décrire, et à laquelle on peut assigner pour cause, la transition subite du chaud au froid, et assez fréquemment l'usage journalier de l'eau de neige fondue pour boisson.

Cette affection catharrale s'est présentée sous différentes formes et avec plus ou moins d'inten-

sité. Chez quelques militaires, et ceux-là étoient les plus robustes, ou ceux qui avoient essuyé le moins de fatigues, elle s'est prononcée comme un catharre simple avec plus ou moins de fièvre. Quand il y avoit une inflammation bien déterminée, la saignée, les boissons rafraîchissantes et légèrement diaphorétiques, suffisoient assez généralement pour amener un état favorable de relâchement et de moiteur de la peau. Quelquefois on étoit obligé d'en venir aux vésicatoires et à un émétique en lavage.

Chez d'autres, l'humeur catharrale se portoit avec des élancemens sur la tête et en particulier sur les membranes qui tapissent la bouche, l'arrière-bouche, les narines, sur les amygdales et les autres glandes répandues dans ces parties qui s'engorgeoient et se tuméfioient. L'humeur se déposoit presque constamment sur les gencives qui s'enfloient, s'ulcéroient et donnoient une suppuration souvent ichoreuse et toujours très-fétide. La portion des dents ordinairement recouverte par les gencives, les alvéoles même étoient en partie dénudées ; souvent on voyoit aussi des ulcères dans l'intérieur de la bouche, sur-tout aux environs de l'ouverture du conduit salivaire, et sur les bords de la langue même. Les malades réduits à cet état, qui duroit plusieurs semaines, arrivoient des avant-postes dans les hôpitaux, sous la dénomination impropre de scorbutiques. Cette er-

reur s'accrédita suffisamment pour exciter la sollicitude du gouvernement, qui demanda des renseignemens précis sur cet objet; mais il fut reconnu et prouvé jusqu'à l'évidence, que l'on n'avoit jamais observé dans les malades dont il est question, aucun des symptômes caractéristiques qui se développent régulièrement et successivement dans le scorbut. Lorsque l'on essaya le traitement employé d'ordinaire dans cette maladie, car il ne faut pas dissimuler qu'il le fut; il causa dans les parties ulcérées une inflammation vive, qui en fit bientôt sentir les dangers. Le gargarisme anti-scorbutique du formulaire pharmaceutique de nos hôpitaux militaires, dans lequel entre l'esprit ardent de cochléaria, suffisoit pour produire cet effet. On ne conserva donc rien du traitement anti-scorbutique, que le régime végétal, et on se contenta d'un gargarisme de décoction d'orge avec un peu de vinaigre, et du suc de limon comme détersif des ulcères, des gencives et de l'intérieur de la bouche. D'abondantes salivations, d'un caractère assez bénin et peu dépravées, ont souvent annoncé une terminaison avantageuse de la maladie; mais aussi dans des cas, pourtant infiniment rares, on a vu ces salivations devenues sanieuses et d'une fétidité insupportable, accompagner une fonte générale des humeurs, qui amenoit rapidement la

mort. Ceux qui terminèrent ainsi leur vie étoient vraiment scorbutiques, soit prédisposition naturelle, ou acquise et développée dans un air froid et humide, puisqu'ils furent couverts de pétéchies et qu'ils eurent de fréquentes hémorragies séreuses, ichoreuses et putrides.

D'autres fois, l'humeur catharrale se répandoit sur les organes de la déglutition, et en gênoit les fonctions; mais telle est l'intime connexion de ces organes et de ceux de la respiration, qu'ils paroissoient plus souvent attaqués ensemble que séparément. Ainsi donc, pour parler d'une manière plus générale, cette humeur portée sur la cavité de la poitrine, a produit fréquemment des peripneumonies qui ont cédé facilement aux anti-phlogistiques, suivis des incisifs tels que l'oximel simple, ou scillitique, et l'oxide d'antimoine sulphuré rouge à petites doses répétées. Il falloit beaucoup de réserve et de prudence dans l'administration des purgatifs, pour des raisons qui seront déduites plus bas, en parlant de la dyssenterie qui domina pendant l'été.

Les maladies qui se manifestèrent en général dans cette saison, furent des fièvres intermittentes qui cédèrent avec plus ou moins de difficulté aux moyens ordinaires, et des synoques putrides; mais la plus commune, fut la dyssenterie qui fut de

plusieurs espèces et qui exigea par conséquent, un traitement différent.

La fluxion catharrale décrite ci-dessus, entretenue dans l'été par la chaleur excessive de l'air dans le jour, les brouillards et l'humidité de la terre pendant la nuit, fixée enfin sur les intestins, a produit une dyssenterie que l'on peut appeller indifféremment glaireuse, muqueuse ou catharrale. Elle se présentoit avec quelques légers symptômes d'inflammation ; mais la turgescence, la saburre des premières voies, et des déjections bilieuses et muqueuses, fournissoient une indication pour donner un vomitif.

La dyssenterie ne se borna pas à cette espèce qui produisit très-peu de ravages ; elle s'exaspéra par le concours de plusieurs circonstances qu'il seroit peut-être difficile d'assigner avec précision, et elle se montra avec des symptômes assez dangereux pour qu'on ait pu la caractériser de dyssenterie maligne. Elle frappa plus particulièrement et d'une manière contagieuse, les volontaires des départemens de l'Aveyron, du Puy-de-Dôme et du Cantal. Une maigreur hideuse défiguroit ces jeunes gens, peu de tems auparavant si robustes. Leur visage paroissoit recouvert d'un vernis bilieux, tandis que leurs pieds et leurs mains enduits d'une croûte de crasse très tenace, et semblable à la pa-

tine qui recouvre les bronzes antiques, annonçoient assez la désorganisation de la peau. Cette circonstance étoit commune à presque tous ceux qui furent attaqués de la dyssenterie, quelqu'en fut l'espèce particulière; mais ce qui caractérisoit la dyssenterie maligne, étoit une extrême prostration des forces vitales, des tranchées vives, un tenesme continuel et des déjections sanguinolentes, putrides et gangréneuses. Les militaires atteints de cette cruelle maladie, aux avant-postes, étoient forcés la plupart de faire dix, quinze lieues, et souvent d'avantage avant de trouver des secours suivis. On les transportoit à l'ordinaire, malgré nos vives réclamations, qu'une insouciance homicide traita souvent d'importunités, on les transportoit entassés sur des charriots découverts, dans les heures les plus brûlantes du jour. Accablés de tant de souffrances, à peine arrivoient-ils dans les hôpitaux fixes, qu'ils creusoient dans leur paillasse une espèce de fosse où, mornes, silentieux, immobiles, ils paroissoient attendre patiemment la mort. Le traiment général qu'il fut possible de suivre dans ces circonstances, consista dans l'usage de la crême ou de l'eau de ris acidulée et aromatisée, et quelquefois dans l'administration du quinquina ou du simarouba. On employoit aussi, suivant les différentes indications, les lavemens détersifs, calmans et anti-

septiques. Il étoit très-difficile à la vérité, de déterminer les soldats à profiter de ce dernier genre de secours, parce qu'ils n'y voyoient presque tous, dans leur manière de raisonner, qu'un moyen d'augmenter les évacuations déjà trop fréquentes, qui constituoient leur maladie. Dans toutes les dyssenteries, mais particulièrement dans celle de cette espèce, je faisois avec succès laver fréquemment les pieds et les mains des malades, avec de l'eau tiède et un peu de vinaigre. L'usage des opiatiques secondoit encore ce moyen de rappeller la transpiration cutanée. On doit sentir pourquoi j'étois réservé sur l'administration des purgatifs qui agissent dans un sens manifestement contraire.

La dyssenterie proprement dite inflammatoire, a été trop rare pour mériter qu'on en fasse mention. Elle a du reste, été traitée suivant la méthode générale appliquée aux inflammations.

Pour ne pas abuser plus long-tems de vos momens, je vais terminer ce fragment : Dans les séances particulières de la Société, je continuerai la lecture du travail dont il fait partie.

Des circonstances de service m'ont mis à portée de recueillir plusieurs observations dont je ferai honneur à ceux de mes collègues auxquelles elles appartiennent. Il en est un grand nombre qui ne seront plus sensibles à cet hommage : la mort

les a moissonné au milieu des épidémies dont ils adoucissoient le fléau. J'offrirai du moins leurs noms à la reconnoissance publique. C'est en présentant les listes effrayantes de leurs confrères qui ont péri dans les armées, que les médecins militaires répondront aux déclamations calomnieuses, dont l'ingratitude les poursuit et paye leurs services.

Enfin, j'ajouterai des calculs exacts sur le nombre des malades par chaque saison, comparativement avec les fatigues et le concours des causes morales et politiques ; et ces tableaux pourront fournir des matériaux qui ne seront point inutiles à l'histoire.